

Préface

Dans les pages qui suivent, vous allez avoir le plaisir de lire des débuts de récits policiers, ayant pour cadre l'abbaye du Thoronet en 1265. Certains élèves ont même terminé l'enquête.

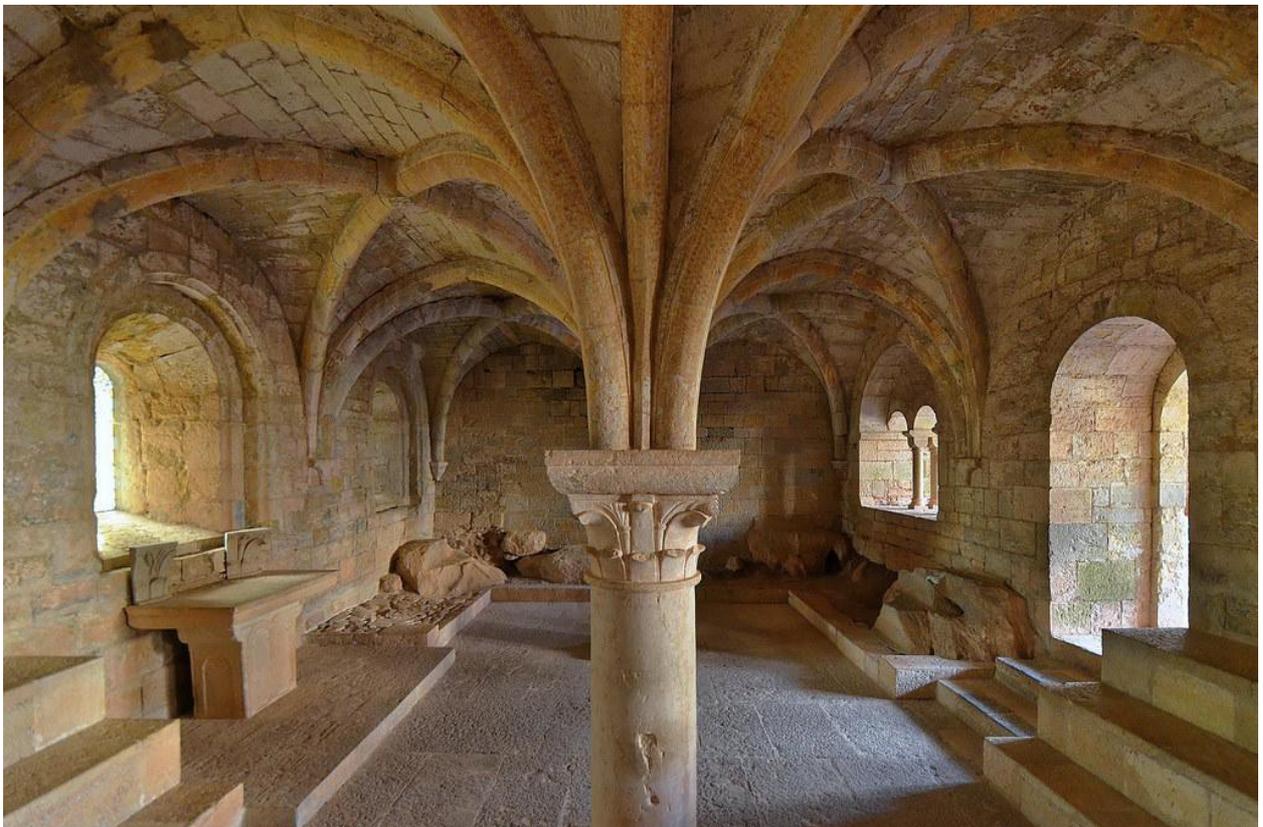
Le but de cette activité d'écriture était de montrer aux élèves le travail d'un écrivain de romans historiques.

Je leur ai donc demandé d'intégrer dans leurs textes la description des pièces de l'abbaye ainsi que des informations sur la vie quotidienne des moines au Moyen Age. Ils se sont appuyés sur les informations données par les guides et sur ce qu'ils avaient observé pendant la visite de ce lieu à l'architecture magnifique et si bien conservée.

Un voyage dans le temps à déguster aussi à travers des photos prises par certains élèves.

Bonne lecture !

Mme Laurent



La salle capitulaire : photo de Martin (5E)

Meurtres dans l'abbatiale

Arthur et Lorenzo

Il était 15 heures dans l'abbaye du Thoronet, les moines se rendaient dans l'abbatiale pour l'office de la Nonne. Ils s'assirent au premier rang de la nef sur de confortables bancs tandis que les convers s'installèrent sur des bancs rudimentaires tout au fond de l'église.

Soudain un cri retentit chez les moines, les bancs se vidèrent, les moines apeurés s'en éloignèrent, un air de dégoût infesta leurs visages. Les convers, ne comprenant pas ce qui se passait, s'approchèrent des bancs des frères. Leurs regards se crispèrent lorsqu'ils se posèrent sur les bancs des frères sur lesquels se trouvait le corps sans vie d'un des leurs. Les convers ne tardèrent pas à rejoindre leurs frères. Personne n'osait parler. Les seuls bruits qui résonnaient dans l'abbatiale étaient les sanglots des plus sensibles.

L'infirmier s'approcha du cadavre et ne constata pas la moindre blessure. La seule chose suspecte retrouvée était une goutte d'un liquide rouge luisant sur sa lèvre, mais l'infirmier était formel ; il ne s'agissait pas de sang. Le liquide sentait le raisin et il en conclut que c'était du vin. Pourtant la consommation de vin était limitée, on ne pouvait boire que la quantité servie par le réfectoier pas plus. Ne voyant aucune preuve d'agression, l'infirmier devina que le défunt était mort d'une punition divine pour avoir bu plus de vin que la dose autorisée.

Cette réponse ne convint pas à tout le monde : pour la plupart d'entre eux leur frère était un moine exemplaire.

Mathilde Meurgue et Myléna

Notre histoire se déroule en 1265, au fin fond d'une forêt du sud de la France, dans l'abbaye du Thoronet où un drame allait bouleverser la vie de tous les moines.

Tout commença en pleine nuit, à quatre heures du matin, l'heure de la prière nommée Laudes. Après avoir été réveillés par les cloches sonnées par le sacristain, nos moines se dirigèrent vers l'église. Ils n'avaient pas perdu de temps car ils dormaient tout habillés pour pouvoir se diriger directement vers l'église dès qu'ils étaient levés.

Dans l'escalier reliant le dortoir à l'abbatiale, frère Baptiste croisa le regard de l'infirmier: un regard noir et énervé. Au bout de quelques longues secondes, Baptiste détourna le regard et rentra dans la nef où il s'installa face au chœur et à l'autel, et commença à prier, assez confortablement installé sur un banc avec un dossier et un repose-pieds.

Derrière lui se trouvaient les convers assis sur des bancs rudimentaires. Autour de lui aucune décoration à part quelques vitraux qui ne représentaient même pas des scènes historiques car les moines ne devaient pas être distraits. L'église était construite en forme de croix, avec une voûte en berceau très haute, soutenue par des murs de deux mètres d'épaisseur pour en soutenir le poids et de toutes petites fenêtres pour que les murs restent solides. Toutes les proportions étaient pensées pour créer une parfaite acoustique, pour mettre en valeur les chants grégoriens.

Pendant Baptiste avait la tête ailleurs. Il repensait à l'infirmier au regard noir et menaçant. Ne sachant pas que faire, il discuta avec Jean, son voisin de droite, malgré

l'interdiction de parler.

Jean essaya en vain de calmer Baptiste. Au bout d'une heure qui parut interminable à ce dernier, la prière était terminée ; les moines se levèrent et repartirent se coucher. Jean se retournait dans son lit ; il était tracassé. Épuisé, il finit par s'endormir.

A six heures du matin, Jean fut à nouveau réveillé par le sacristain. Il avait encore cet étrange ressenti, comme s'il manquait quelque chose. Cette fois, c'était la prière de la Prime. Il se levait quand il vit frère Paul confus, terrorisé, qui lui fit signe de le suivre. Ils arrivèrent dans l'abbatiale. Paul se mit sur le côté. Jean s'effondra en voyant l'horreur.

Baptiste était étalé sur le sol, mort. Jean n'en revenait pas. Comment quelqu'un avait-il pu faire cela et surtout pourquoi ? Jean se mit à pleurer.

Baptiste avait reçu plusieurs coups de couteau dans le ventre. Son sang avait recouvert les pierres qui étaient devenues rouges.

L'abbé et les autres moines les rejoignirent. L'abbé ordonna à certains de porter le cadavre et de l'emmenner à l'extérieur. Mais Jean reprit ses esprits et expliqua qu'il ne fallait surtout pas bouger le cadavre pour conserver le plus de preuves possible. L'abbé organisa aussitôt une réunion dans la salle capitulaire.

Tous les moines et les convers s'y retrouvèrent. Les moines s'installèrent sur les gradins et les convers restèrent debout, en dehors de la salle, dans le déambulatoire.

L'abbé était furieux. Il balaya la salle du regard. En face de lui, se dressaient les deux piliers soutenant les voutes à croisées d'ogives. Les chapiteaux de ces piliers étaient décorés d'une main tenant une crosse qui signifiait le pouvoir de l'abbé, de fleurs de cistel, d'épis de blé et de pommes de pin qui représentaient la communauté des moines.

Ce matin-là les pensées de Père Paul ne s'attardaient pas sur les règles de Saint Benoît ni sur tout ce que les moines étaient censés faire. Il n'arrivait pas à imaginer qui était le meurtrier. Il demanda si quelqu'un n'avait pas vu ou entendu quelque chose d'inhabituel. Frère Jean se leva et prit la parole :

-Oui, moi mon père. A notre dernière prière, j'ai bien vu que frère Baptiste n'allait pas bien. Il était tellement mal qu'il a enfreint la règle du silence et il m'a expliqué qu'il ne se sentait pas bien car il avait eu une altercation avec notre infirmier, frère Claude.

-Quand vous dites une altercation, ils s'étaient parlés ?

-Non, mon père. Frère Claude l'avait regardé d'un oeil noir, presque malfaisant vu comme il me l'a expliqué.

-Je vois. Frère Claude, avez-vous une chose à dire pour votre défense, quelque chose à nier ?

-Non père, je n'ai rien à nier mais je peux vous expliquer pourquoi je l'ai regardé comme ça.

-Eh bien, allez-y !

-C'est très simple. Je me suis rendu compte hier que quelqu'un volait à manger dans la cuisine. Alors je me suis dit que j'allais regarder chaque moine de cette façon pour voir qui allait réagir et peut-être se trahir.

-Nous allons vérifier ça aujourd'hui. Tout d'abord quelqu'un d'autre a-t-il été mal regardé par frère Claude ?

-Oui, moi mon père.

-Très bien. Nous irons ensuite vérifier la cuisine pour voir s'il nous manque bien de la nourriture.

La réunion était finie.

En ce 23 avril 1265, dans l'abbaye du Thoronet, la journée avait déjà commencé depuis plusieurs heures. Les moines avaient fait les trois premières prières (les Vigiles à deux heures, les Laudes à quatre heures et la Prime à six heures). Ils s'étaient réunis dans la salle capitulaire où l'un d'eux avait lu deux chapitres de la Règle de Saint Benoît, où ceux qui devaient avouer leurs fautes l'avaient fait et où ils avaient prévu le déroulement de leur journée. Ensuite ils étaient partis travailler pendant une heure. Certains travaillaient dans le jardin, d'autres écrivaient des livres sur des manuscrits dans le scriptorium, la seule pièce chauffée de l'abbaye pour que les livres et l'encre soient conservés.

Pour l'office de Tierce, à neuf heures, les moines se rendirent à nouveau à l'église. Vu du dessus, elle avait une forme de croix, avec ses deux chapelles à droite et à gauche qui entouraient le chœur et sa nef centrale où moines et convers s'installaient pour prier. Ses murs de deux mètres d'épaisseur soutenaient sa voûte en berceau légèrement brisée. Il n'y avait pas de décorations et les vitraux avaient des formes géométriques simples aux couleurs pastel, pour ne pas distraire les moines pendant leurs prières.

Pour la sixième prière de la journée (la Nonne), au moment de se rendre dans l'église, les moines découvrirent le cadavre d'un de leurs frères. Il se trouvait à l'entrée de l'église et il avait été assommé. Les moines étaient sous le choc ; tous se regardaient en se demandant qui avait bien pu faire une chose aussi horrible. Ce moine était l'un des meilleurs de l'abbaye. Seuls le chantre et le réfectoier le détestaient pour une raison inconnue, aussi les moines les soupçonnaient.

Une enquête fut lancée dans l'abbaye.



Extérieur de l'abbatiale : photo de Clara (5D)

Meurtres dans le cellier

Etan et Noah B

En 1265, le 15 juin à 20h30, un moine fut ciblé par un meurtrier dans l'abbaye du Thoronet.

Le lendemain, à deux heures du matin, le sacristain sonna la cloche pour que les moines aillent faire leurs prières de la nuit qui se nommaient les Vigiles. Les frères se réveillèrent dans le vaste dortoir rectangulaire ; chacun quitta son lit de bois avec de la paille. Les moines se levèrent, déjà tout habillés : ils dormaient vêtus pour pouvoir se rendre rapidement à l'église.

Ce matin-là ils virent très vite qu'un de leurs frères n'était pas avec eux. Ils aperçurent du sang par terre sur le sol du dortoir. Ils emboîtèrent le pas à l'abbé qui suivit la trace de sang qui passait par le dortoir puis par le couloir jusqu'à les emmener au cellier.

L'abbé vit le corps de Pierre dans la cuve qui contenait du vin. Il prit la parole :

-Mes chers fils, Pierre a été noyé par quelqu'un qui lui a arraché les mains avec le pressoir.

Les moines, désespérés, pleuraient la mort de leur frère Pierre.

Hugo et Noah A

A deux heures du matin, le sacristain sonne les cloches pour la prière des Vigiles et les moines se réveillent. Ils ont dormi tout habillés pour ne pas perdre de temps pour se rendre dans l'église pour prier. Dans le dortoir chaque lit est placé sous une fenêtre et chaque moine dispose d'une couverture.

Ce matin-là il manque le prieur qui n'est pas dans son lit.

Les autres sont choqués et renoncent à leur vœu de silence. Ils disent qu'il faut chercher le prieur qui a disparu. Ils font des groupes de deux.

Deux d'entre eux vont dans le cellier qui sert à faire le vin et l'huile d'olive. Le cadavre du prieur est dans une des cuves à vin. Les moines sont choqués. Ils remarquent que leur frère a été tué car il s'est fait frapper la tête plusieurs fois contre les parois qui sont couvertes de sang.

Ils vont voir l'abbé et lui montrent le cadavre. L'abbé fait une réunion pour avertir tous leurs frères qui se réunissent dans la salle capitulaire sur les estrades en pierre sous les voutes en croisées d'ogive.

Frère Jacques pense qu'un moine a tué le prieur pour prendre sa place et pour devenir abbé quand l'abbé actuel mourra.

Keny

Tout commença le 4 octobre 1265 dans l'abbaye du Thoronet. C'était une abbaye éloignée de tout village et de toute ville. Une vingtaine de moines y habitaient.

Une longue et pénible journée débuta pour les moines. Comme chaque nuit, ils avaient été réveillés à deux heures du matin par un bruit sourd de cloche qui résonnait dans

toute l'abbaye, pour indiquer l'heure de la prière : l'office des Vigiles. Il était dur pour les moines de se réveiller en plein milieu de la nuit ; cela déstabilisait leur court sommeil. Heureusement ils dormaient habillés pour être prêts à se rendre à l'abbatiale. A quatre heures et à six heures, ils firent encore des prières : les Laudes et la Prime.

Après tous ces offices, ils se dirigèrent vers la salle capitulaire pour y tenir leur réunion quotidienne mais cette fois-ci l'abbé manquait à l'appel ; ils y lisaient un ou deux chapitres de la Règle de Saint Benoît, ils y éalisaient l'abbé. C'était la seule pièce de l'abbaye où ils pouvaient parler. C'était aussi la seule pièce dont les chapiteaux des piliers étaient sculptés et décorés avec des épis de blé, une main tenant une crosse, des feuilles de cistel et des pommes de pin, décorations qui symbolisaient le pouvoir de l'abbé et la communauté des frères. Les deux piliers soutenaient une voûte en croisées d'ogives.

La réunion achevée, il était temps pour les moines de partir travailler. Certains écraseraient le raisin pour faire du vin et d'autres s'occuperaient d'écrire des livres.

Frère Georges, nouveau moine depuis peu, partit au cellier pour écraser le raisin. Il y avait beaucoup de raisin et il était épuisé. Au bout de plusieurs minutes, il sentit une forme inhabituelle sous ses pieds et vit apparaître une main grisâtre. Horrifié, il prit son courage à deux mains, s'approcha prudemment de celle-ci et remarqua alors qu'elle était dépourvue d'ongles. Curieux, frère Georges décida d'extraire le corps sans vie et fut stupéfait en reconnaissant l'abbé Pierre. Le corps maintenant face à lui, il se mit à constater les blessures visibles. Ongles arrachés, visage ensanglanté, membres désarticulés, et la plus insoutenable de toutes : ses yeux arrachés qui pendaient de ses orbites. Toutes ces blessures laissaient à croire à un meurtre cruel, barbare, et peut-être même passionnel.

Après une courte mais étonnante hésitation, frère Georges décida d'aller prévenir ses frères. Les moines furent très bouleversés par cette terrible nouvelle et décidèrent de faire des funérailles dignes de ce nom en hommage à l'abbé Pierre.

Etonnamment frère Georges ne fut pas aussi investi et attristé que ses frères.

Frère Georges est-il vraiment celui qu'il prétend être...

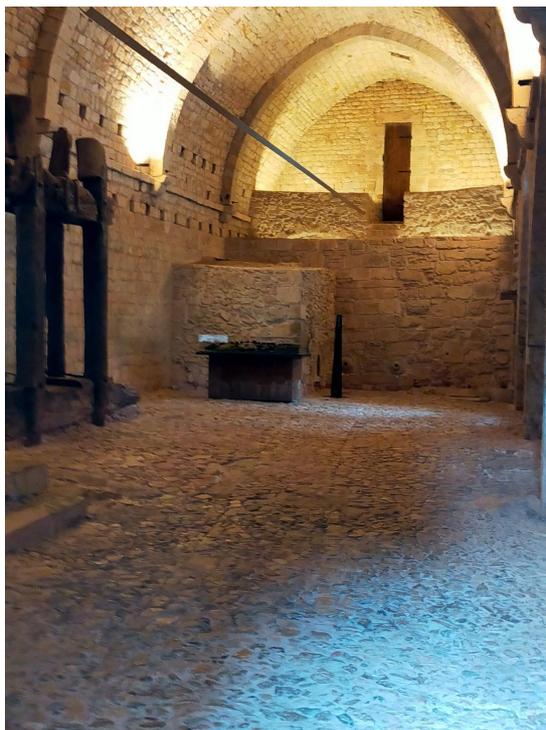
Abdallah et Martin

Dans l'abbaye du Thoronet, en 1265, la journée des moines était très chargée. Le matin, entre 2h et 6h des prières. A 7h, la réunion en salle capitulaire, pièce constituée de deux piliers centraux qui supportaient des voutes en croisées d'ogives ; les baies géminées ouvraient la pièce sur le cloître. Les moines s'y réunissaient pour parler des bêtises qu'ils avaient faites. A 8h ils travaillaient. A 9h ils priaient, puis à 10 h ils travaillaient encore.

Lors de la prière de Sexte, à midi, le cellérier était absent. Inquiets, les moines se rendirent au cellier et virent le cadavre du cellérier avec la tête écrasée sous le pressoir (machine pour écraser les olives).

Tous les moines étaient choqués sauf le sacristain et l'infirmier.

L'abbé décida de faire une réunion pour discuter de ce meurtre.



Le cellier : photo de Julien (5D)



Le pressoir : photo de Léo (5E)

Meurtres dans le dortoir

Isaak

Extrait des mémoires du père Isaak

Moi père Isaak, abbé de l'abbaye du Thoronet, béni par notre Seigneur Jésus-Christ, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

En l'an de grâce 1265, dans l'abbaye du Thoronet, je vécus un moment atroce !

Lors de la célébration de la veillée pascale, ce samedi soir, il se passa un événement terrifiant qui n'aurait jamais dû avoir eu lieu, le jour précieux et unique de la commémoration de la résurrection de Jésus-Christ, notre Seigneur tout puissant.

Ce jour-là, aux alentours de 19h, comme à mon habitude je me rendis à la fontaine pour me laver les mains afin d'aller au réfectoire me rassasier. Ce soir-là je mangeai une soupe de fèves, du pain et du vin.

Pendant que tout le monde était attablé, j'étais pensif car j'avais constaté l'absence de frère René.

A la fin du repas, quand je voulus me nettoyer la bouche, je m'aperçus que je n'étais plus en possession de ma serviette.

Une fois les bénédictions de fin de repas faites, nous sortîmes de table. Pendant que la majorité des personnels de l'abbaye se rendait à l'abbatiale pour la prière des Complies, quelques frères et moi partîmes à la recherche de frère René.

En entrant dans le dortoir, nous aperçûmes frère René allongé dans son lit. Je m'énervai, courroucé par son comportement ; je lui adressai ces mots : "Ton comportement n'est pas digne d'un moine ! Que le diable sorte de toi !"

Il aurait dû se lever et s'excuser mais il ne répondit pas. Terrifié, je m'approchai. Je me rendis alors compte qu'il était allé rejoindre notre Seigneur. Nous ne pûmes comprendre de quoi il était mort.

Dès le lendemain, des bénédictions et des prières furent prononcées en mémoire de frère René. Au moment de mettre le corps du défunt dans le cercueil, nous vîmes dans celui-ci ma serviette de table.

Gabrielle et Léana

En 1265, une vingtaine de moines vivaient dans l'abbaye du Thoronet.

C'était un matin comme les autres. Tous les moines travaillaient dans le cellier, une pièce vaste et rectangulaire où on rentrait par une porte unique et qui contenait plusieurs pressoirs pour faire de l'huile d'olive.

Les moines avaient fait vœu de silence et ne se parlaient pas sauf dans la salle capitulaire où ils lisaient des chapitres de la Règle de Saint Benoît, avouaient leurs fautes et décidaient des tâches de la journée. Mais pendant qu'ils piétinaient le raisin dans les vastes cuves pour faire du vin, frère Paul écrassa le pied de frère Richard qui poussa un hurlement de douleur. Paul eut peur de ce cri mais frère Richard lui fit comprendre par des gestes que c'était parce qu'il lui avait fait mal.

Pendant que tout le monde les regardait, les moines Pierre et Romain disparurent. Quand les autres s'en rendirent compte, ils partirent à leur recherche.

Peu après, frère Jacques trouva le cadavre de frère Pierre dans le dortoir mais frère Romain n'y était pas. Frère Jacques appela alors tous les autres moines. Quand ils se retrouvèrent tous au dortoir, ils se rendirent compte que frère Pierre était mort à cause d'un empoisonnement. En effet il tenait dans sa main un verre qui contenait le poison d'une plante que frère Romain faisait pousser et qu'il cachait sous un buisson.

Ils ne surent jamais pour quelle raison frère Romain l'avait tué car celui-ci s'était échappé et personne ne le retrouva. Frère Romain disparu et frère Paul six pieds sous terre, les moines étaient bouleversés mais reprirent leur vie habituelle comme si rien ne s'était passé.

Maëlie et Manon

Il était deux heures du matin. Les moines dormaient encore, tout habillés sous leur couverture car il faisait froid et c'était plus facile pour aller prier durant la nuit, sans perdre de temps à se changer. Le dortoir était grand, de forme rectangulaire. Tous les lits étaient placés sous une fenêtre face à face, des deux cotés de la pièce. Ils étaient séparés les uns des autres par un petit meuble pour ranger les quelques affaires de chaque frère.

Le sacristain sonna la cloche ; les moines se levèrent pour se rendre à l'église. L'un d'eux vit que l'infirmier ne se levait pas. Il s'approcha de celui-ci et remarqua qu'il ne respirait plus. L'infirmier avait un couteau planté dans le dos.

Le moine appela les autres pour qu'ils viennent voir. L'abbé décida d'interroger les dix-huit frères. Ils se rendirent dans la salle capitulaire où ils se réunissaient chaque jour pour discuter.

L'abbé interrogea le cellérier en premier. Celui-ci dit qu'il avait vu le réfectoier et l'infirmier sortir du dortoir vers une heure du matin. L'abbé questionna alors le réfectoier qui répondit :

- J'étais allé préparer à manger.
- Pourquoi faisiez-vous à manger à une heure du matin ?
- C'est plus facile car ainsi c'est déjà prêt pour le lendemain.
- Pourquoi l'infirmier vous a-t-il accompagné ?
- Car il avait envie de m'accompagner.

L'abbé ne croyait pas le réfectoier. Il lui posa une nouvelle question :

- Que s'est-il passé après ?
- Après avoir fini, nous sommes partis nous coucher.

Mais le cellérier prit la parole :

- Vers une heure du matin, j'ai vu le réfectoier revenir avec l'infirmier dans les bras.

L'abbé demanda au réfectoier si c'était vrai. Le réfectoier dit :

- Il s'était juste évanoui. Il était malade.

Personne ne croyait le réfectoier mais ils n'avaient pas de preuves.

Quelques jours plus tard, le réfectoier finit par avouer son crime et il fut renvoyé de l'abbaye.

C'était le quatorze janvier 1265, dans l'abbaye du Thoronet où cette sombre histoire se déroula.

Il était deux heures du matin, l'heure des Vigiles, une des huit prières que les moines faisaient chaque jour. La vingtaine de moines, fatigués et endormis, se réveillèrent dans le dortoir, cette grande pièce rectangulaire aux fenêtres ornées de vitraux aux formes géométriques arrondies et de couleurs très douces, pastel. Au dessus de chaque lit en paille recouvert d'une fine couverture de laine se trouvait une fenêtre. Les moines avaient dormi habillés pour ne pas perdre de temps lors des prières nocturnes.

Ils partirent prier. Quelques-uns s'étaient rendus compte de l'absence de leur frère Grégoire mais ils s'en soucièrent peu, pensant qu'il était allé faire ses besoins.

L'office terminé, ils retournèrent dans le dortoir et ils y découvrirent le cadavre de frère Grégoire. Celui-ci avait été poignardé à plusieurs reprises au niveau du ventre. Ses yeux n'étaient plus présents sur son visage dont la bouche était couverte par une couverture de laine attachée solidement avec un noeud autour de sa tête.

Frère Paul alla voir au lit de la victime, et à sa grande surprise, y découvrit ses yeux !

L'abbé ordonna à frère Paul et frère Jacques de placer le cadavre dans le jardin et de le recouvrir d'une couverture.

A quatre heures ils partirent faire leurs prières des Laudes qui furent consacrées à la mort de l'un des leurs.

A sept heures, pour ne pas déroger à leurs habitudes, les moines se réunirent dans la salle capitulaire, une pièce pas très grande dont deux piliers décorés d'une crosse, de pommes de pin et d'épis de blé, soutenaient de belles croisées d'ogives. Ils s'installèrent sur les gradins en pierre. L'un d'eux lut un chapitre de la Règle de saint Benoît puis ils discutèrent du crime. Qui pouvait être l'assassin ? Frère Paul ? Non impossible. Frère Jacques ? Mais pourquoi aurait-il fait cela ? L'abbé réfléchissait énormément mais ne trouvait pas.

Ou alors les convers ! Ils auraient pu le tuer par jalousie car ils souhaitaient vivre comme les moines. Ils travaillaient pour l'abbaye, mais ils n'avaient pas le droit de parler lors des réunions à la salle capitulaire et devaient s'installer au fond de la nef pour prier, bien séparément des moines.



Vitrail du dortoir : photo de Clara (5D)

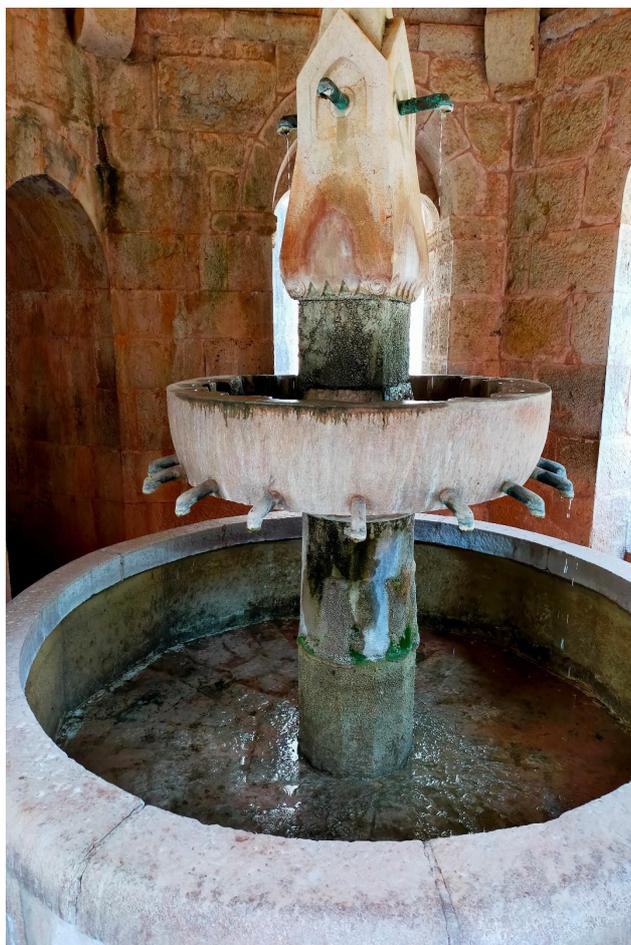
Meurtre dans le lavabo

Camille

En 1265, dans les abbayes cisterciennes, les moines avaient des journées bien organisées. Ils priaient huit heures par jour et travaillaient soit dans le jardin où il y avait des légumes et des plantes aromatiques dont les moines se servaient comme remèdes, soit dans le scriptorium où ils recopiaient les textes sur les parchemins. En moyenne un moine écrivait quatre pages par jour. Pour recopier une Bible, il fallait les peaux de cent trente moutons. Les moines vendaient ces livres ou les conservaient dans l'armarium de l'abbaye.

Ce jour-là, les moines de l'abbaye du Thoronet allaient passer au repas dans le réfectoire où ils mangeaient de la soupe, du blé, du pain, du fromage, tout en écoutant des passages de la Bible, qu'un de ses frères lisait. Avant de passer à table, ils se rendaient au lavabo, situé à gauche du cloître, en face du réfectoire. C'était une fontaine dont les moines prenaient l'eau pour cuisiner et pour leur hygiène.

Ils découvrirent avec horreur le cadavre de frère Jacques dans le lavabo. L'abbé examina le corps et déclara que c'était un assassinat. Tous les moines étaient attristés par la perte de leur frère.



Lavabo : photo de Julien (5D)

Meurtres dans le réfectoire

Angkor et Léo

Dans l'abbaye du Thoronet, en l'an 1265, les moines avaient une vie très dure. Ils devaient prier huit heures par jour. A sept heures c'était le moment de la réunion dans la salle capitulaire : la seule pièce où les moines avaient le droit de parler pour prendre des décisions importantes (emploi du temps de la journée, punitions et châtements). Les moines cultivaient les végétaux dans un jardin. Et à côté de ce jardin se trouvait le scriptorium : seule salle chauffée pour conserver l'encre car c'était dans cette pièce qu'on recopiait des livres, principalement la Bible. A quatorze heures, c'était l'heure des loisirs : prière individuelle dans le cloître, lecture ou encore la sieste. A treizes heures et à dix-neuf heures (quand c'était l'été), les moines mangeaient ce qui était préparé par le réfectoier qui était responsable des repas : pas de viande, de la soupe à base de légumes, du fromage et du pain. Ils buvaient du vin pour éviter d'attraper des maladies dues aux bactéries qui se trouvaient dans l'eau.

Ce matin d'été-là le sacristain sonna les cloches qui, chaque nuit, réveillaient les moines pour les prières. Les moines dormaient tout habillés pour gagner du temps et se rendre plus rapidement à l'abbatiale pour prier. Le dortoir des moines se trouvait au deuxième étage. Il était rectangulaire et très grand pour accueillir les vingt moines qui dormaient les uns à côté des autres. Une paille était placée sous chaque fenêtre.

Tous les moines sauf un furent réveillés. L'abbé ne se leva pas. Ils allèrent le réveiller; en vain. L'infirmier examina son corps et déclara qu'il était mort. Les frères étaient tous choqués. Le prieur, qui secondait l'abbé et le remplaçait lors de ses absences, annonça soudainement avec tristesse :

"Brisons notre voeu de silence pour résoudre ce mystère."

Tous les moines s'installèrent autour du cadavre de l'abbé et prièrent pour lui, pour que Dieu l'accepte dans son monde somptueux, dans son paradis. Puis le prieur déclara:

"Allons à la salle capitulaire pour une réunion d'urgence."

Les moines descendirent dans la salle capitulaire. Celle-ci donnait sur le jardin du cloître. Ses piliers étaient ornés de pommes de pin et d'épis de blé qui représentaient la communauté des moines. Dès que tous furent installés sur les gradins, le prieur prit la parole:

-Je ne vais pas lire une règle de Saint Benoît. L'heure est grave ; notre abbé est mort. L'infirmier est allé dans le doctoir examiner son cadavre pour avoir des réponses. Dès que l'infirmier aura terminé, nous prendrons une décision. Pour l'instant prions pour notre abbé.

Les moines prièrent pour leur père. Quelques minutes après, l'infirmier entra dans la salle capitulaire et annonça d'un ton triste :

-Notre père a été empoisonné car son cadavre en a tous les symptômes : de la bave sortant de sa bouche, son corps qui est tout verdâtre. Il n'a aussi aucune autre trace sur le corps. Je suppose que c'est peut-être la faute du réfectoier mais je n'en suis pas sûr.

Tous les moines étaient surpris. Le réfectoier parut étonné et s'indigna :

-N'importe quoi ! J'ai toujours été bienveillant avec notre abbé. Je suis interloqué que

tu puisses penser que c'est moi !

Le prieur rit :

- Toi, bienveillant ! Tu te moques de nous ! Je vous ai entendus, toi et l'abbé, hier. Il t'a dit qu'à la prochaine infraction il te punirait sévèrement. Alors tu as mis du poison que tu t'es procuré je ne sais où, et tu l'as mis dans le repas de l'abbé. Puis celui-ci est décédé suite au poison qu'il a avalé. Ne nie pas.

Le réfectoier sanglota :

-D'accord, tu as raison. J'en avais marre de comment il me traitait et je suis heureux qu'il soit mort. Qu'il pourrisse en enfer !

-Alors tu vas recevoir le pire des châtements. Nous allons te battre et te renvoyer de l'abbaye. Voilà ta peine.

Ils le firent. Ils le battirent et le renvoyèrent.

Annâma et Océane

Ce jour-là, le 26 mars 1265, dans l'abbaye du Thoronet c'était une journée comme les autres.

Les moines s'étaient rendus à leurs occupations quotidiennes : à 2h, la prière des Vigiles. A 4h celle des Laudes. A 6h celle de la Prime. A 7h réunion dans la salle capitulaire aux deux piliers centraux supportant des voûtes avec des croisées d'ogives. A 8h travail. A 9h office de Tierce. A 10h travail : copie de manuscrits dans le scriptorium ou jardinage. A 12h : office de Sexte.

A treize heures ils se dirigèrent vers le réfectoire où les tables étaient disposées en U. Celle du fond était réservée à l'abbé, au prieur et au sacristain. Le frère Jean pensait à la lecture qu'il ferait : installé à une chaire, il lirait des passages de la Bible pendant que ses frères mangeraient.

Le frère Benoit s'apprêtait à rentrer dans le réfectoire. Ses frères avaient hâte de manger de la soupe, du fromage et du pain, mais pas de la viande car c'était un produit de luxe.

Ils se lavèrent les mains au lavabo qui se trouvait dans le cloître en face du réfectoire car c'était le seul point d'eau potable de l'abbaye qui était utilisé pour cuisiner, faire sa toilette et boire.

Ils entrèrent dans le réfectoire et virent le réfectoier mort. Ils restèrent immobiles pendant une minute. Puis l'un d'eux s'approcha du cadavre et réfléchit à comment le réfectoier avait été tué. Il le trouva froid, comme si cela faisait une heure qu'il était décédé. Il regarda bien et vit une trace à son cou ; la peau était pelée. Il se dit que le meurtre avait été réalisé avec une corde.

Meurtre dans le scriptorium

Paul et Théo

C'était par une belle journée d'automne de l'an 1265, dans l'abbaye du Thoronet. Il était environ seize heures. Dans le cellier je pressais les olives quand soudain je vis un liquide rouge sortir des paniers pour se verser dans la cuve. Je me rendis compte au bout de quelques secondes que c'était du sang.

Je courus prévenir l'abbé qui nous fit vider le pressoir et nous découvrîmes le torse d'un de mes frères.

-Dieu tout puissant ! lança l'abbé, terrorisé.

-A l'heure qu'il est, le reste du cadavre doit être à plusieurs endroits de l'abbaye, pensai-je.

Et c'était le cas de le dire ! Le lendemain un bras fut découvert par l'abbé lui-même, sur une fenêtre de l'abbatiale, à l'exact opposé du premier morceau.

Je commençai à m'intéresser à cette affaire car, au bout de trois jours, les morceaux du cadavre – retrouvés dans le cloître, dans le scriptorium, devant le portail de l'abbatiale – avaient fini par dessiner une étoile, pas n'importe quelle étoile... une étoile satanique.

Une semaine plus tard, une chose horrible arriva dans le scriptorium. Deux moines y furent tués.

Pour moi, l'histoire risque de ne pas s'arrêter là. Vivrai-je bientôt mon dernier voyage... vers le paradis ?



Le cloître : photo de Martin (5E)

Meurtre dans le verger

Cléa et Julia

2 avril 1265. Dans le dortoir vaste et rectangulaire de l'abbaye du Thoronet, les moines dormaient dans des lits individuels placés sous chaque fenêtre, quand le sacristain sonna la cloche, à deux heures du matin. Les frères se réveillèrent pour aller prier dans l'église. L'un d'eux, qui se nommait Jacques, remarqua que son frère Martin n'était pas là. Il en informa les autres qui décidèrent de chercher l'absent dans l'abbaye.

Au bout d'une heure ils ne l'avaient toujours pas trouvé.

Ils continuèrent leur journée habituelle. A quatre et six heures, des prières dans l'abbatiale. A sept heures, leur réunion quotidienne dans la salle capitulaire où un moine lut deux chapitres de la règle de Saint Benoît. Puis un autre avoua son péché de la veille : il avait mangé une pomme dans le verger situé à côté de la rivière. Enfin ils parlèrent de la disparition de frère Martin. Un des frères pensa qu'un convers aurait pu le tuer. Il parla de ses soupçons à ses frères. Tous décidèrent d'en discuter avec le convers après avoir travaillé.

A huit heures, les moines allèrent travailler. Frère Jacques se rendit au verger à côté de la rivière et vit une silhouette au loin. Il décida d'aller voir ce que c'était. En arrivant, il comprit que c'était le corps de frère Martin. Il regarda s'il respirait toujours, ce qui n'était pas le cas. Il cria "A l'aide !" pour que quelqu'un vienne l'aider à porter le cadavre. Des frères qui travaillaient à proximité vinrent en courant pour essayer de comprendre ce qui se passait. Frère Jacques leur expliqua qu'il avait trouvé le corps de frère Martin froid, avec une blessure au niveau du torse.

Les moines étaient choqués de la situation. Ils emmenèrent le cadavre dans le dortoir, sur son lit sous la fenêtre. Ils appelèrent l'abbé pour le prévenir du meurtre. Martin fut rapidement enterré dans le cimetière de l'abbaye.

Ils firent une réunion dans la salle capitulaire. Frère Paul déclara qu'il pensait que c'était un convers qui l'avait tué car ceux-ci étaient jaloux car les moines avaient droit à plus de choses qu'eux.

Ils allèrent donc voir les convers pour confirmer leurs soupçons. Les convers ne voulurent pas parler. Les moines cherchèrent donc des preuves ; ils trouvèrent seulement des traces de sang dans la cuisine.

Quelques jours plus tard, un convers vint voir un moine pour lui avouer son péché. On lui demanda pourquoi il avait fait cela. Il répondit qu'il avait vu frère Martin voler de la nourriture dans la cuisine, qu'il était alors vite parti chercher un couteau pour le tuer car il trouvait qu'un moine ne devait pas voler.